

*C'est la pluie
qui fait grandir
les fleurs*



Du même auteur

En autoédition :

Une parenthèse dans ta vie... (Les Lilas T.1) [2017]

Il n'y a pas d'ombre sans lumière (Les Lilas T.2) [2017]

Ces oiseaux qu'on met en cage [2017]

Tout va bien, je t'aime (Les Lilas T.3) [2017]

Te revoir à Penn Avel [2018]

Quoi qu'il nous en coûte (Envers et contre tout T.1) [2018]

Quoi qu'il advienne (Envers et contre tout T.2) [2019]

Les Lilas – l'intégrale [2019]

Plus douce est la vengeance [2019]

Ne lui dis pas qu'il me manque [2019]

Nos peines indicibles [2020]

Le bonheur se moque bien des saisons (Nos différences T.1)
[2022]

Un pont entre nos deux mondes (Nos différences T.2) [2022]

Comme le jour et la nuit (Nos différences T.3) [2023]

En édition traditionnelle :

- À tes souhaits (recueil de nouvelles) en tant que coauteur
chez Something Else Edition [2020]

- Le Trésor de l'ultrasensibilité (avec Alban Bourdy) aux
éditions Ellebore [2021]

Pardonne à la vie, aux Éditions Hauteville [2023]

*C'est la pluie
qui fait grandir
les fleurs*



Marjorie Levasseur

Roman

Le Code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 425 et suivants du Code pénal.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Imprimé en France

Droits d'auteur © 2021-Marjorie Levasseur

Tous droits réservés.

Dépôt légal : Septembre 2023

ISBN-13 : 979-10-424-0379-9

Éditeur : Marjorie Levasseur

www.marjorielevasseurauteur.com

Illustration couverture : Guillaume Levasseur

Tout le bonheur du monde est dans l'inattendu.

— Jean d'Ormesson —

*Il n'y a rien de plus fort que de se retrouver responsable
d'une autre vie. Tu commences à faire attention à la
tienne.*

— Le braconnier du lac perdu — Peter May —

— Prologue —



Li-Na

Je n'ai pas dormi de la nuit. Quand je repense à ce que j'ai fait, j'en ai la nausée. Pourra-t-il me pardonner un jour ? Quelle importance, je ne le reverrai probablement jamais...

Quoi que je fasse, je sais que l'ultime regard qu'il a eu pour moi me hantera toute ma vie. Ce regard de cette couleur si particulière, qui était toujours plein de douceur quand il le posait sur moi, s'est teinté en quelques secondes de tristesse, puis de colère. Comment peut-on faire autant de mal à la personne qu'on aime ? Je l'ignore, et pourtant, c'est ce qui s'est passé.

J'ai balayé ces quatre dernières années en quelques mots, non sans regret, mais avais-je réellement le choix ?

Je paierai sans doute un jour le prix fort pour les mensonges que j'ai proférés hier, pour la souffrance que je lui ai infligée, mais j'ai agi en toute conscience. Le laisser partir était la seule chose raisonnable à faire.

— Chapitre 1 —

Balthazar Leroy lâcha son énorme valise dans l'entrée avant de claquer la porte d'un coup de pied. Il ferma les yeux quelques secondes, dos contre celle-ci. Il allait encore mettre un temps fou à récupérer du décalage horaire entre Los Angeles et Paris. Même après plusieurs années à vadrouiller aux quatre coins du monde, il ne parvenait toujours pas à s'y faire et ce n'était sûrement pas à trente-cinq ans que cela allait s'arranger. De plus, la demi-heure supplémentaire qu'il avait passée à l'aéroport avait fini de l'achever. Une séance de dédicaces sauvage dans le hall des arrivées était bien la dernière chose dont il avait eu envie. Mais une trentaine de ses followers l'attendaient de pied ferme et il s'était soumis à leurs questions, à leurs demandes de selfies et autographes sans broncher. Le Roi Taz, c'était son surnom dans le milieu des *pro-gamers*, avait une communauté fidèle sur les réseaux sociaux et il devait en prendre soin s'il voulait la conserver même quand il était assommé de fatigue après plusieurs heures de vol... et passablement agacé.

Parce qu'il n'y avait franchement pas de quoi pavoiser. Son équipe, après avoir battu un à un ses adversaires pendant plusieurs jours d'affilée et être arrivée sans problème en demi-finale, s'était inclinée au dernier tour devant les joueurs coréens. Six mois de préparation intensive pour rien ! C'étaient leurs sponsors qui allaient être contents !

Balthazar rouvrit les yeux et, sentant la frustration le gagner de nouveau, bombardait sans ménagement sa valise

de coups de pied furieux. Le pauvre bagage avait déjà pas mal fait les frais de sa colère à son retour à l'hôtel après la fin du tournoi. Le Roi Taz avait refusé de fêter avec ses coéquipiers cette seconde place, il n'était pas d'humeur à faire la bringue avec ces crétins. C'était mot pour mot l'expression qu'il leur avait balancée au visage quand ils s'étaient tous retrouvés dans la salle qui leur avait été allouée durant l'événement. Heureusement pour lui, aucun journaliste n'était présent pour immortaliser ce moment qui aurait fait tache dans son parcours irréprochable. Mais il n'avait pas pu s'en empêcher. L'un de ses compagnons de jeu, Léo, un petit nouveau qui avait remplacé un de ses équipiers habituels au pied levé, avait à plusieurs reprises manqué de concentration et Balthazar n'en démordait pas : c'était à cause de ses erreurs qu'ils avaient perdu. Et au lieu de s'en prendre à lui en particulier, il avait logé tout le monde à la même enseigne. Mais si ses camarades de longue date ne lui en avaient pas tenu rigueur, rompus à ses sautes d'humeur légendaires, la jeune recrue l'avait très mal pris et ils en seraient tous deux venus aux mains s'ils n'avaient pas été séparés.

Balthazar avait choisi de rentrer à l'hôtel et, entêté, avait également avancé son retour en France, se refusant à voyager avec l'équipe. Et il en était là, à ruminer les événements des derniers jours, adossé à la porte d'entrée de son loft parisien dans lequel il passait à peine trois mois par an, préférant séjourner la plupart du temps à l'étranger dans des résidences qu'on lui prêtait gracieusement afin qu'il se prépare pour ses tournois et qu'il réalise, en toute quiétude, quelques vidéos sur sa chaîne *YouTube®*. Durant ces séances de jeu intensives, il ne voyait personne, à part un livreur qui lui apportait de quoi se sustenter une

fois par semaine. Rien ne devait venir troubler sa concentration. Son adresse, ici, à Paris, n'était connue que de quelques fans et il pouvait y travailler en toute tranquillité. Aussi n'y résidait-il que lorsqu'une longue période sans tournois se profilait ou qu'il n'avait aucun engagement officiel à honorer, histoire de jouer en réseau avec ses amis, juste pour se détendre... et accessoirement jeter un œil à son courrier.

Par automatisme, Balthazar osa un regard anxieux en direction de la console sur laquelle reposait une pile d'enveloppes et de publicités haute d'une trentaine de centimètres. C'était Adrien, une de ses connaissances à qui il avait confié le double de ses clés, qui passait régulièrement lui déposer son courrier récupéré dans sa boîte aux lettres. Il exhala un soupir de découragement. Non, pas maintenant. La seule chose à laquelle il aspirait en cet instant, c'était rejoindre son lit *king size* au plus vite et sombrer dans un sommeil profond pendant plusieurs heures. Le courrier attendrait bien une journée de plus...

*
* *

À travers la vitre de la chambre, le soleil dardait ses rayons qui éblouissaient directement la couche de Balthazar. Aussi, lorsque les paupières de celui-ci s'ouvrirent, il fut immédiatement ébloui et poussa un juron qui lui aurait valu une verte remontrance de son père s'il avait été présent. D'un geste rapide, il recouvrit ses yeux de son bras. Joséphine, sa mère, lui avait toujours recommandé de faire attention au soleil. Pas à cause de sa peau, mate, qui n'avait jamais eu à souffrir de ses méfaits, mais de la couleur atypique de ses iris, une nuance ambrée tirant sur le jaune, presque translucide.

C'est bien connu, plus les yeux sont clairs, plus ils sont fragiles, lui serinait-elle à longueur de temps quand il était gamin.

Ses deux frères, quant à eux, avaient hérité des yeux chocolat de leurs père et mère, ce qui faisait passer Balthazar pour un ovni au sein du clan des triplés Leroy.

Mes petits rois... comme le répétait Joséphine, avec émotion.

D'ailleurs, les parents des trois garçons avaient poussé la malice jusqu'à les appeler comme les Rois mages, puisque, dans leur malheur, ils avaient pointé le bout de leur nez un 6 janvier, jour de l'Épiphanie. Des prénoms pas toujours faciles à porter, aux dires des intéressés.

Balthazar s'extirpa de son lit et constata avec horreur qu'il s'était couché tout habillé. Ses vêtements étaient aussi froissés que s'ils étaient tout droit sortis de la bouche d'un ruminant. Quant à ses cheveux, ramenés encore hier en un chignon sur le sommet de son crâne, ils avaient repris leur liberté et s'épalaient en mèches emmêlées sur ses épaules. Par réflexe, il vérifia d'un bref reniflement l'état de ses aisselles et grimaça.

— Purée, je pue comme un rat mort...

Décidant que la première chose à faire était de prendre une douche, il déplia sa grande carcasse et rejoignit sa salle de bain en quelques enjambées.

*
* *

— Bon, j'ai assez repoussé cette corvée. Il va falloir que je m'y mette sérieusement.

Assis sur le canapé du salon, Balthazar regardait d'un air découragé la pile qu'il avait récupérée dans l'entrée. Il savait qu'il n'y avait rien d'urgent, toutes ses factures mensuelles étaient prélevées directement sur son compte en banque, il ne risquait donc pas de voir son électricité coupée ou un huissier débarquer pour lui confisquer son mobilier, ou pire, son ordinateur.

Il commença par mettre tout droit dans une corbeille à papier tous les prospectus commerciaux en pestant contre son ami qui avait eu l'idée idiote de les monter dans son appartement, puis il vérifia rapidement le courrier dont la majorité termina au même endroit, sans même avoir été ouvert. Au bout de quelques minutes de tri intensif, il ne restait que quatre enveloppes sur la table. Son attention fut plus particulièrement attirée par l'une d'entre elles.

Cette écriture penchée sur la droite, ronde et enfantine, ne lui était pas inconnue, même s'il y avait bien longtemps que son regard ne s'était pas posé sur elle. Il se saisit du pli et le retourna, le cœur battant. Li-Na... Balthazar laissa tomber la lettre sur la table et la fixa pendant plusieurs secondes sans oser la toucher. Ses yeux s'attardèrent sur le cachet de la poste. Elle avait été envoyée de Dijon presque six mois plus tôt... Il avait visiblement fait l'impasse sur le tri du courrier lors de son dernier séjour à Paris, sinon il n'aurait pu manquer cette missive.

Que lui voulait la jeune femme ? Ils ne s'étaient pas revus depuis quinze longues années, depuis leur rupture. Enfin... la rupture unilatérale qu'elle lui avait imposée serait le terme plus juste. Pourquoi lui écrire maintenant, après plus d'une décennie ? Il avait quitté la France le cœur en miettes. Li-Na avait été son premier amour. Un amour

qui était né sur les bancs d'un lycée neversois et qui s'était épanoui pendant quatre ans avant de se terminer brutalement... sans réelle raison. Du moins de l'avis de Balthazar. Le jeune homme s'était alors senti complètement perdu, il n'avait pas compris les explications de Li-Na, mais il n'avait eu d'autre choix que d'accepter sa décision.

Et il se trouvait là, aujourd'hui, à fixer cette enveloppe et ne savoir qu'en faire. Bon sang, il avait trente-cinq ans, cette histoire faisait partie de son passé ! Il n'avait qu'à se conduire comme l'adulte qu'il était et décacheter cette fichue lettre, après il pourrait enfin tourner la page ! Il saisit d'une main fébrile l'objet de ses tourments et l'ouvrit d'un coup sec avant d'avoir le temps de changer d'avis. L'enveloppe ne contenait qu'un feuillet de format A5 plié en deux sur lequel étaient écrites quelques lignes.

Taz...

Je me doute que tu seras surpris en trouvant cette lettre parmi ton courrier. Je t'en prie, ne tiens pas rigueur à Damien de m'avoir donné ton adresse à Paris. Je l'ai tellement supplié qu'il n'a pu qu'accéder à ma demande. Je ne pouvais pas faire autrement que de te contacter. J'ai besoin de te parler, Taz... très vite. Peut-être m'en veux-tu toujours de la façon dont nous nous sommes quittés... dont je t'ai quitté, mais je t'en conjure, oublie cette rancœur que tu nourris sans doute encore envers moi et réponds-moi. S'il te plaît, il faut absolument que nous nous rencontrions, je dois te faire part d'une chose très importante et je ne peux concevoir de ne pas te la dire en face. J'ai déjà trop attendu...

Li-Na

En post-scriptum, la jeune femme lui indiquait ses coordonnées téléphoniques. Aucun indice sur ce qu'il était si urgent qu'elle lui révèle. Balthazar n'avait pas plus de réponses aux questions qui le tourmentaient avant de décacheter l'enveloppe.

J'ai déjà trop attendu...

Qu'est-ce que cela signifiait exactement ? Perplexe, il reposa la lettre et laissa son regard errer sur le courrier dont il n'avait pas encore pris connaissance. Il reconnut de nouveau le cachet de la poste dijonnaise sur l'un des plis, estampillé du logo d'une étude notariale et sur lequel était apposé un formulaire d'accusé de réception. Un post-it où étaient griffonnés quelques mots avait été ajouté à son attention.

La factrice avait l'air nouvelle et grave à la bourre, mec. Je me suis dit que je pouvais signer à ta place, de toute façon, elle ne m'a même pas demandé une pièce d'identité... T'as de la chance, je n'étais pas encore parti de ton appart quand elle s'est pointée.

Adrien

Le message de son ami lui amena brièvement un sourire sur les lèvres avant qu'il ne prenne conscience qu'il ne connaissait personne à Dijon, mis à part Li-Na, qui y résidait visiblement. Ce courrier officiel ne pouvait être une coïncidence. Il n'avait pas beaucoup d'expérience en la matière, mais une lettre provenant d'un notaire n'augurait jamais rien de bon...

Un frisson lui parcourut l'échine. Il entreprit néanmoins de mettre fin à ses interrogations en levant le voile sur ce

mystère. Lorsqu'il lut les mots résumant l'objet de la missive de l'officier public, son sang se glaça...

Succession de madame Li-Na Wang

— Chapitre 2 —

Il y avait quelque chose d'indécent dans ce soleil éclatant qui déversait toute sa lumière sur ce lieu lugubre. Lugubre... enfin, sa fonction première l'était en tout cas. Parce que lorsque l'on se tenait à l'entrée, comme Balthazar le faisait en cet instant, cet endroit immense et lumineux ressemblait davantage à un parc public qu'à un cimetière. Mais fallait-il sans doute se réjouir d'avoir pour dernière demeure cet espace arboré et bien entretenu situé au plus près du centre-ville de la magnifique capitale bourguignonne plutôt qu'un vieux champ du repos laissé quasi à l'abandon dans un trou perdu.

Balthazar desserra nerveusement le nœud de sa cravate. Bien qu'il ait un rendez-vous important dans moins d'une heure au cœur de Dijon, c'était davantage pour ce tête-à-tête un peu spécial qu'il avait enfilé son plus beau costume. En signe de respect, un ultime hommage... même si celle à qui il s'apprêtait à « rendre visite » l'avait toujours connu en jeans et baskets et aimé ainsi.

Prenant une longue inspiration, il se décida enfin à franchir le portail en fer forgé bleu. Il se remémora mentalement les coordonnées de l'emplacement de la pierre tombale fournies par l'agent municipal : dépasser les deux bâtiments et tourner tout de suite à gauche, marcher sur cinquante mètres... Balthazar passa un index entre son cou et le col de sa chemise. Il faisait une chaleur étouffante aujourd'hui, mais la sueur qu'il sentait perler sur sa peau n'était pas seulement due à la température extérieure. Au-delà du fait qu'il n'avait jamais vraiment

apprécié ce genre d'endroit, il ressentait une appréhension certaine à se retrouver devant la tombe de Li-Na. Au fur et à mesure de sa progression dans le cimetière, il commençait à comprendre pourquoi l'angoisse le prenait soudain à la gorge. Lire son nom gravé sur la pierre rendrait la réalité beaucoup plus insoutenable. Elle était morte. Il ne la reverrait plus jamais.

*
* *

Peut-on raisonnablement penser qu'à vingt ans, l'amour que l'on vit se conjugue à l'infini ? Balthazar n'était pourtant pas du genre « fleur bleue », mais à l'époque il croyait dur comme fer que son histoire avec Li-Na avait du sens et qu'elle était faite pour durer. Pour autant, elle n'avait rien eu d'évident au départ...

Personne n'aurait songé que ces deux-là puissent un jour former un couple tant leurs dissemblances paraissaient incompatibles. La souris et le géant. L'élève sérieuse et le lycéen insouciant. Le calme et la tempête. Autant de qualificatifs qui soulignaient l'invraisemblance de leur rapprochement. Et pourtant, les faits étaient là : ils s'étaient aimés. D'un amour sincère qui défiait toutes les statistiques et faisait taire tous les préjugés. Ils s'étaient moqués du qu'en-dira-t-on et des réticences plus qu'affichées des parents de Li-Na à voir leur fille unique s'acoquiner avec ce garçon à l'allure débraillée, à la chevelure hirsute et beaucoup trop longue à leur goût. Très conservateurs, ayant élevé leur progéniture comme ils l'avaient été, dans la plus pure tradition chinoise, bien que Li-Na fut née en France, ils n'appréciaient que moyennement qu'elle leur tienne tête en poursuivant sa relation avec Balthazar. Ils mettaient beaucoup de pression

sur ses épaules, tenant à ce qu'elle se consacre avant tout à sa scolarité et à ses exercices de violon, instrument dont elle jouait quotidiennement depuis son plus jeune âge. Ils désiraient pour elle le meilleur parti, quelqu'un de stable et, pourquoi pas, quelqu'un de la même culture qu'eux. Mais Li-Na ne l'entendait pas de cette oreille et si elle aimait et respectait ses parents, elle avait bien l'intention de mener sa vie comme elle le souhaitait et de choisir l'homme qui partagerait son existence.

C'était pour cette raison que le jour où Li-Na avait annoncé à Balthazar qu'elle le quittait, après s'être battue bec et ongles pour protéger leur histoire, il était tombé des nues. Elle s'était montrée dure, inflexible, tout ce qu'elle n'avait jamais été depuis qu'ils s'étaient rencontrés. Elle avait détruit point par point les arguments qu'il lui avançait pour la convaincre qu'une rupture entre eux était inconcevable, que l'idée même en était, pour lui, insupportable. Et à présent...

À présent, il était, là, devant sa tombe. Il n'avait pas lu sa lettre à temps. Elle ne pourrait jamais plus se tenir face à lui et lui révéler de vive voix ce qu'elle avait urgemment besoin de lui dire. Balthazar regarda sa montre. Dans moins d'une heure, il aurait sans doute quelques réponses à ses questions. Dans moins d'une heure, il saurait ce pour quoi elle avait déjà trop attendu... En tout cas, il l'espérait.

*
* *

Lorsqu'il ouvrit la porte de son bureau, maître Gogh se tint immobile quelques secondes, légèrement destabilisé. La dégaine de l'homme assis dans sa salle d'attente avait de quoi le surprendre. Bien qu'il portât un costume bien

taillé et élégant, il émanait de sa personne une nonchalance allant de pair avec sa coupe de cheveux improbable — un chignon de mèches décolorées — et la barbe imposante qui lui mangeait le bas du visage et descendait bien en deçà de sa pomme d'Adam. Mais le plus surprenant sans doute pour l'officier public fut le regard qu'il posa sur lui. Un regard d'une intensité peu commune, due à cette couleur atypique qu'il n'avait jamais vue auparavant, un jaune doré qui tranchait avec sa peau mate. Hormis la teinte de ses iris, ses traits lui rappelaient ceux d'un acteur qui jouait ce sauvage dans cette série tirée des romans de George R.R. Martin... quel était son nom déjà ? Il secoua la tête. Aucune importance. Professionnel, il prit soin de dissimuler son trouble avant de s'avancer en souriant.

— Balthazar Leroy, je suppose ? s'enquit-il, la main tendue.

L'interpelé ramena ses longues jambes qu'il avait étendues devant lui et se mit debout, obligeant maître Gogh, qui faisait une bonne tête de moins que lui, à lever les yeux.

— Effectivement, c'est moi. Bonjour, Maître.

Le trentenaire n'avait pas répondu à son sourire, mais étant donné les circonstances, le notaire ne s'en formalisa pas. Après tout, ce monsieur Leroy était là parce qu'il avait été convoqué dans la succession de Li-Na Wang. Pour quelles raisons ? Maître Gogh l'ignorait. Toujours est-il que son nom était mentionné dans la liste des personnes à prévenir en cas de décès. La défunte lui avait confié une mission quelques mois auparavant et son travail était de s'en acquitter. D'un geste, il enjoignit Balthazar à entrer

dans son bureau. En le suivant du regard, maître Gogh se fit la réflexion que sa ressemblance avec l'acteur s'arrêtait à sa physionomie. Balthazar Leroy était certes très grand, mais il ne devait pas passer beaucoup de temps dans les salles de sport. L'officier public se morigéna intérieurement. C'était bien la première fois que son esprit s'égarait ainsi à la vue d'un client. Décidément, le regard jaune du Parisien l'avait plus que perturbé.

Le notaire referma la porte derrière eux et invita Balthazar à s'asseoir avant de prendre lui-même place à son bureau.

— Votre courrier m'a surpris, attaqua le jeune homme.

— Vraiment ?

— Je ne saisis pas très bien pourquoi mon nom figure dans le dossier de... succession de Li-Na, articula-t-il péniblement, ayant encore du mal à réaliser le décès de son ex-petite amie. Nous n'étions plus en contact depuis quinze ans.

— Je vous ai fait venir parce que madame Wang m'a confié une lettre que je dois vous remettre.

— Une lettre ?

— Oui. Elle tenait à ce que vous l'ayez en main propre. Je crois qu'elle avait tenté de vous joindre sans succès il y a quelques mois.

— J'ai reçu son message en même temps que votre convocation. Il y a deux jours de cela.

Maître Gogh leva un sourcil en signe d'incompréhension. Forcément, les deux lettres ayant été envoyées à plus de quatre mois d'intervalle, la situation devait lui paraître un peu étonnante.

— Je suis rarement en France et quand je reviens à Paris... eh bien, je ne suis pas du genre à me jeter sur le courrier, si vous voyez ce que je veux dire.

— L'accusé de réception m'a pourtant été retourné il y a plus de trois semaines...

— Euh... un ami a signé à ma place en fait, avoua Balthazar, embarrassé.

— Je comprends mieux... Quel dommage de vous être ratés...

Balthazar fixa l'officier public d'un regard peu amène. De quel droit ce type se permettait-il ce genre de réflexion ? Ce n'était ni plus ni moins à ses yeux qu'un reproche déguisé. Oui, il n'avait pas pu revoir Li-Na avant son décès parce qu'il avait la fâcheuse tendance à tout remettre au lendemain et que son courrier était le cadet de ses soucis ! Mais comment aurait-il pu le prévoir, bon sang ? ! Ils n'étaient plus rien l'un pour l'autre depuis quinze ans, elle avait fait en sorte que cela soit ainsi. Comment aurait-il pu deviner que, prise de nostalgie aux portes de la mort, elle ait eu soudain envie de le contacter ? !

— Maître Gogh... commença-t-il.

— Madame Wang m'a bien précisé que ce pli était extrêmement important, le coupa le notaire en soupesant l'enveloppe épaisse qu'il avait à présent entre ses mains. J'ignore sa teneur, mais j'en ai une copie dans le coffre de l'étude. Vous n'êtes bien entendu pas obligé de l'ouvrir en ma présence, monsieur Leroy. Ma cliente semblait penser que vous auriez certainement besoin d'être seul après en avoir pris connaissance, car vous risquiez d'être un peu... perturbé.

Oubliant totalement son récent agacement, Balthazar saisit l'objet que le notaire lui tendait, soudain inquiet. Perturbé ?

— Selon les informations que contient cette lettre, il est possible que nos chemins se croisent à nouveau, monsieur Leroy. En attendant, la liquidation de sa succession est en cours. Cela ne devrait pas être très long, ma cliente possédait peu de biens et les héritiers potentiels se comptent sur les doigts d'une main.

— Ses parents doivent être effondrés, lâcha Balthazar.

— À vrai dire, je n'ai pas encore réussi à les joindre, ils vivent à l'étranger.

— À l'étranger ? Où ça ? En Chine ? interrogea le jeune homme, incrédule.

— Oui. Dans le village de Xitang. Vous connaissez ? C'est à environ une heure et demie de voiture de Shangaï.

— C'est là que les parents de Li-Na se sont rencontrés... Ils sont arrivés en France au début des années quatre-vingt et se sont installés dans la Nièvre. Je me suis toujours demandé comment ils avaient pu atterrir dans ce département, d'ailleurs...

— C'est très joli, la Nièvre, assura maître Gogh sur un ton péremptoire.

— Vous prêchez un convaincu. Je suis né à Nevers, tout comme Li-Na. Du reste, mes parents et mes frères y résident encore. Mais j'avoue que je n'y ai pas mis les pieds depuis un moment...

Le notaire observa Balthazar, pensif. Ce... hippie n'était donc pas un Parisien pure souche, mais un Nivernais. Celui-ci l'interrompit soudain dans sa contemplation.

— Excusez-moi, Maître. J'ai l'impression que Li-Na avait organisé tout ça de longue date. Est-ce qu'elle... était malade ?

L'officier public arrêta ses divagations et lui répondit, d'un air morne.

— Oui, elle se savait condamnée, ce n'était qu'une question de mois, voire de semaines...

Balthazar avala péniblement sa salive, la gorge nouée. Li-Na souffrait donc d'un mal incurable et elle avait vécu les derniers moments de son existence loin de ses parents, sa seule famille. Malgré leur rupture quinze années plus tôt, l'un de ses ultimes souhaits avait été de le voir, lui, de lui parler. Proche de sa mort, elle avait pensé à son premier amour. Pendant tout ce temps, il avait cru qu'elle avait définitivement tiré un trait sur lui, c'est ce que signifiait pour lui son désir de mettre fin à leur histoire. S'était-il trompé ? Lui avait-elle menti ? Et si oui... pourquoi ?

— Chapitre 3 —

Au sortir de l'office notarial, vers 16 h 30, Balthazar hésita entre rentrer à l'hôtel, dans la chambre spacieuse qu'il avait réservée pour quelques jours ou aller se poser quelque part pour profiter encore un peu de cette belle journée ensoleillée. Il avait chaud dans son costume ajusté, une douche lui ferait du bien et lui permettrait de se détendre avant l'instant fatidique : celui où il se déciderait à prendre connaissance de la longue lettre de Li-Na. Car longue, elle devait l'être au vu de l'épaisseur de l'enveloppe que lui avait remise maître Gogh. Il fallait bien tout ça pour résumer quinze ans d'une vie...

Après s'être rafraîchi et avoir enfilé une tenue plus décontractée, Balthazar opta pour une balade au lac Kir, un magnifique plan d'eau doté, entre autres, d'une base nautique, et très prisé des Dijonnais. Il avait appris l'existence de ce lieu en surfant sur le site internet de la ville. Il n'avait pas spécialement envie de se coller à la foule des transports en commun par cette chaleur, mais la perspective d'une marche de près de trois quarts d'heure en plein soleil le dissuada de s'y rendre à pied. Il attendit donc patiemment le bus de la ligne 12 qui le mènerait directement de la place Darcy à l'avenue du Premier Consul, le long de laquelle se trouvait le lac. À Paris et lors de ses séjours à l'étranger, il avait pour habitude de prendre un taxi pour se déplacer d'un point A à un point B. Il conduisait très peu et les occasions de profiter des paysages verdoyants étaient rares. Balthazar passait plus de temps entre quatre murs à tester des jeux vidéo et à

s'entraîner avec son équipe de *pro-gamers* qu'à faire des excursions en plein air.

Aujourd'hui, il avait besoin de retrouver un peu de cette communion avec la nature qui faisait sa joie lorsqu'il était gamin. Il allait vivre un moment important, il le sentait. D'ailleurs Li-Na l'avait prévu elle aussi. Elle savait que cette lettre et ce qu'elle allait lui révéler ne pourraient pas le laisser indifférent, qu'il en serait même perturbé, tels étaient les mots qu'avait employés maître Gogh. Il y aurait probablement des gens alentour lorsque Balthazar allait prendre connaissance de ce qu'elle contenait, mais il préférait qu'il en soit ainsi, cela lui éviterait selon lui de s'abandonner à trop de mélancolie. En retrouvant cette écriture si familière, celle qu'il avait immédiatement reconnue sur l'enveloppe qu'il avait ouverte à Paris, il imaginait que l'émotion serait de nouveau au rendez-vous, d'autant qu'il était désormais au fait des circonstances dans lesquelles cette lettre avait été rédigée et que la personne qui en était l'auteur n'était plus de ce monde.

Après avoir quitté le bus, pas si bondé qu'il l'avait redouté, Balthazar prit l'une des pistes allouées aux promeneurs et marcha d'un pas tranquille jusqu'au lac, la lettre de Li-Na bien calée dans la poche arrière de son jean. Des bancs étaient placés le long des allées, mais il y avait trop de passage et il préféra s'installer directement dans l'herbe, au bord de l'eau. Lunettes de soleil sur le nez pour éviter la réverbération des rayons sur la surface du lac, le trentenaire tenait le pli du bout des doigts, comme un trésor qu'il craignait d'abîmer.

Voilà, il y était. Balthazar allait enfin comprendre pourquoi, après quinze ans de silence, Li-Na avait

ardemment désiré reprendre contact avec lui, alors qu'elle savait la fin de sa vie proche.

*
* *

« Taz,

J'ignore si ton silence après ma courte lettre était volontaire ou non, mais aujourd'hui je n'ai pas d'autre choix que de passer par une voie plus... officielle pour que tu saches ce qu'il était si important que je te dise. J'aurais vraiment préféré t'avoir face à moi pour t'avouer tout ce que je m'appête à te révéler, pas seulement parce que ces choses méritaient d'être formulées de vive voix, mais parce que j'aurais tant aimé te revoir une dernière fois...

Si tu as cette lettre entre tes mains, cela signifie malheureusement que je ne suis plus là... Il y a encore un an, la perspective de mourir m'effrayait énormément, mais plus maintenant. J'ai appris à accepter ce contre quoi je ne pouvais pas lutter. Cette fichue maladie est plus forte que moi, je m'y suis résignée. La mort n'est qu'une finalité, la même pour nous tous... J'aurais juste voulu qu'elle n'arrive pas si tôt. J'avais encore tant de choses à vivre et à aimer !

Mais je n'écris pas cette lettre pour pleurer sur mon sort, elle n'a pour unique vocation que de te donner des explications... et te demander pardon. »

La vue légèrement brouillée, Balthazar fronça les sourcils. Pardon ? Il secoua la tête. Se poser des questions était une perte de temps, toutes les réponses étaient forcément dans cette lettre. Il poursuivit donc sa lecture.

« Pardon de t'avoir blessé il y a quinze ans de cela, de t'avoir dit droit dans les yeux que nous deux, c'était terminé, d'avoir soutenu que ça ne marcherait pas, que nos différences allaient un jour ou l'autre finir par nous séparer... qu'elles le faisaient déjà. Pardon d'avoir menti quand j'ai prétendu que mes sentiments pour toi s'étaient fanés. Oui, c'était un mensonge, Taz... L'un des plus durs à assumer de toute ma vie. Parce que ce n'était pas le dernier. »

Taz saisit le second feuillet d'une main tremblante, le cœur battant à tout rompre. Il n'avait jamais autant souffert que ce jour où elle avait mis fin à leur relation. Et il apprenait aujourd'hui qu'elle lui avait sciemment menti ?! Pourquoi ?

« Te souviens-tu de la fabuleuse nouvelle que tu m'avais annoncée une semaine plus tôt ? Ta demande pour faire ta dernière année d'études aux États-Unis avait été acceptée. Tu étais fou de joie et moi, tellement fière de toi ! Sur le moment, c'est vrai, je me suis un peu inquiétée de ces milliers de kilomètres qui allaient nous séparer pendant plusieurs mois, mais j'ai fini par comprendre que notre amour était plus fort que tout et qu'il résisterait à cet éloignement jusqu'à ce que...

J'ai conscience que tu vas probablement m'en vouloir pour ce que je m'apprête à te dire, voire être en colère contre moi et la décision que j'ai prise unilatéralement pour nous deux, ou plutôt celle que j'ai prise à ta place, pour que tu réalises ton rêve. J'en étais convaincue : ce que je t'ai caché ce jour-là t'empêcherait d'être heureux, car si tu l'apprenais, tu renoncerais à ton voyage. Et j'en suis encore intimement persuadée aujourd'hui, tu aurais

fini par me le reprocher un jour ou l'autre et cette seule idée me rendait malade de chagrin. Alors j'ai préféré te mentir. Mais je ne peux plus désormais te dissimuler ce lourd secret. Je ne le peux plus, car je ne serai bientôt plus là et je dois faire en sorte que mon absence soit plus douce à ceux qui me sont chers.

La veille de notre séparation, j'ai appris quelque chose qui allait changer ma vie... notre vie, Taz. J'étais enceinte. Un petit bout de toi et moi était en train de pousser dans mon ventre. Et je ne t'ai rien dit. »

Les doigts de Balthazar se crispèrent sur les feuilles de papier.

— Enceinte...

Non, ce n'était pas possible. Cela n'avait pas pu arriver. Ils avaient été hyper vigilants en permanence et Li-Na prenait la pilule, elle ne pouvait pas tomber enceinte ! Ils avaient maintes fois eu des discussions concernant leur future vie à deux, et si avoir une descendance n'était pas exclu, ils avaient décidé que ce ne serait pas avant quelques années, pas avant d'avoir chacun une situation professionnelle stable. Balthazar avait toujours eu un côté insouciant, mais il n'était pas irresponsable au point d'accueillir un enfant dans ce monde alors qu'ils n'étaient encore que des gosses de vingt ans !

Balthazar fut soudain pris d'une appréhension. Qu'avait fait Li-Na après son départ pour les États-Unis ? Avait-elle avorté, gardé le bébé ? Fébrile, il reprit la lecture de la lettre.

« Je n'ai pas hésité longtemps, Taz. Me séparer de ce petit ange, en avortant ou en l'abandonnant, aurait été te trahir une seconde fois. Alors, contre l'avis de tous, et surtout celui de mes parents, j'ai poursuivi cette grossesse jusqu'à son terme. Et j'avoue qu'un peu égoïstement, c'était une façon de te garder près de moi. Je ne regrette rien. J'ai donné naissance à la plus magnifique des petites filles... NOTRE fille. Je l'ai appelée Serena... Je suis sûre que tu comprendras pourquoi je lui ai donné ce prénom... »

Balthazar suspendit sa lecture et son regard alla se perdre au loin, dans le mouvement discret de l'eau du lac que chahutait une légère brise. Un faible sourire naquit sur ses lèvres. Oui, il comprenait très bien le choix de Li-Na...

— Chapitre 4 —



Li-Na

— *Tu me joues un morceau ?*

Je fronce le nez en guise de grimace. Taz sait très bien que je n'aime pas jouer face à une seule personne. Étrangement, une salle comble lors d'un récital ne me gêne pas, mais là c'est différent. Et puis, c'est lui... Il ne m'a jamais caché que la musique classique n'était pas son truc. Avant que je ne lui révèle que je pratiquais le violon, il me disait même son aversion profonde pour les notes aiguës et larmoyantes de cet instrument. Quand il l'a appris, il s'est senti bête. J'avais d'ailleurs éclaté de rire devant son air totalement mortifié.

— *Tu n'aimes pas le son du violon, Taz.*

Il se glisse derrière moi et m'enlace de ses bras avant de susurrer à mon oreille :

— *Sauf quand c'est toi qui en joues...*

Je me retourne et lui souris. C'est vrai qu'il avait fait un effort pour assister à quelques-uns des modestes récitals auxquels j'avais participé avec une ou deux connaissances du conservatoire. Mais j'avais bien

remarqué qu'il désertait sa place dès que mon solo sur scène se terminait.

— Allez, s'il te plaît, Li-Na. Ta musique m'apaise. Et aujourd'hui, j'en ai vraiment besoin... m'implore-t-il du regard en prenant mon visage entre ses mains.

En effet, tout à l'heure, Taz est arrivé plutôt agacé parce que l'un de ses professeurs lui a donné une note en dessous de dix à un travail sur lequel il avait passé des heures. Une note qui allait faire baisser sa moyenne générale et qui, selon lui, ferait tache dans son dossier pour intégrer le DUT informatique et imagerie numérique qu'il visait l'an prochain.

Je pousse un soupir résigné. Quand il me regarde avec ces yeux-là, j'ai du mal à lui dire non.

— OK. Que veux-tu entendre ? Brahms ? Foerster ?

Taz me fixe d'un air moqueur.

— Li-Na, je suis incapable de reconnaître tel ou tel compositeur, tu le sais bien. Joue un truc que tu aimes, qui te transporte... Surprends-moi !

— OK. Alors je te propose quelque chose qui, normalement, n'est pas fait pour un seul violon.

Les yeux jaunes de Taz s'arrondissent d'étonnement.

— Et comment ça s'appelle ?

Je lui souris, mais ne lui réponds pas. Je sors mon violon de son étui. Étant donné que j'ai terminé ma séance du jour il y a une heure, la quantité de colophane que j'ai appliquée sur les crins de mon archet est suffisante pour jouer cette composition. Je cale mon instrument au creux

de mon cou et pose doucement, mais fermement, le bas de mon visage sur la mentonnière. Je prends une longue inspiration et ferme les yeux, comme je le fais toujours. L'archet dans la main droite, je joue les premières notes schubertiennes de ce morceau que j'affectionne tout particulièrement. Pour un amateur, cette mélodie pourrait seulement paraître triste à pleurer. Pour moi, elle est beaucoup plus que cela. C'est une véritable déclaration d'amour. D'ailleurs, Franz Schubert l'avait composée en ce sens, pour faire comprendre à celle dont il était épris alors la force de ses sentiments, à la fois exaltés et mélancoliques.

Chaque fois que je joue cet air, je vis pleinement la musique, me laissant emporter par les accents déchirants de mon violon et mon cœur bat à tout rompre, au rythme des mouvements de mon archet sur les cordes. C'est un moment particulier, en dehors du temps et de l'espace qui m'entoure. La première fois que j'ai entendu mon grand-père l'interpréter, avec ce même instrument que j'ai entre les mains et qu'il m'a offert lorsque j'ai eu cinq ans, j'ai fondu en larmes tellement j'étais bouleversée par sa beauté.

Lorsque j'attaque les dernières notes, ma respiration s'apaise et les palpitations dans ma poitrine se font plus lentes. Quand le silence tombe enfin, j'ouvre les yeux et mets quelques secondes à sortir de ma bulle de bien-être musicale. Soudain, je me souviens que je ne suis pas seule dans ma chambre et mon regard se pose timidement sur Taz. Et là, je n'en reviens pas. Mon petit ami me fixe avec émotion, les joues baignées de larmes. Je reste quelques secondes figée, troublée par cette vision. Depuis que nous

sommes ensemble, soit depuis presque deux ans, je suis certaine de n'avoir jamais vu Taz pleurer. Il ne manque pourtant pas de sensibilité, non, mais il ne montre pas facilement ce qu'il ressent.

Sortant de ma torpeur, je remets précautionneusement mon violon dans son étui et m'assieds face à lui sur le sol. Prenant conscience qu'il s'est laissé submerger par l'émotion, il se passe maladroitement les paumes sur les joues afin d'effacer toute trace de larmes. Mais il est trop tard. Je viens de découvrir une facette de lui qui me bouleverse plus que je ne l'aurais imaginé et j'aime ça. Je lui souris et murmure.

— Ça m'a fait ça aussi la première fois...

Il me dévisage avec tendresse et demande, la voix un peu cassée :

— C'est quoi le nom de ce morceau ?

— Sérénade. C'est de Schubert.

— Sérénade... répète-t-il, pensif. C'est sublime.

— Chapitre 5 —

Balthazar essuya rageusement la larme traîtresse qui s'était invitée sur sa joue. Bon sang, mais qu'attendait-elle de lui en lui racontant tout ça ? Elle lui avait caché l'existence de cette enfant pendant quinze ans, et maintenant qu'elle n'était plus là, elle espérait qu'il endosse son rôle de père du jour au lendemain ? Cette gamine ne le connaissait même pas ! Et où est-ce qu'il caserait cette adolescente dans la vie qu'il menait aujourd'hui ? Il n'était jamais chez lui !

Le trentenaire baissa une nouvelle fois les yeux sur la lettre. Il n'en avait pas encore terminé la lecture qu'un mal de crâne lancinant lui vrillait déjà les tempes. Il n'osait même pas aller jusqu'au bout tant il peinait à digérer la nouvelle qu'il venait d'apprendre. C'était une véritable bombe dans sa vie, non... un cataclysme ! Lui, Balthazar Leroy, père d'une ado de quatorze ans, il en mourrait de rire si tout cela n'était pas aussi flippant ! Il ne se sentait pas suffisamment responsable pour gérer une autre personne que lui-même, encore moins une mineure. Mais qu'avait Li-Na en tête ? Elle ne pouvait pas ignorer que sa vie tournait autour de son métier. Elle avait dû se renseigner sur ce qu'il était devenu avant de le contacter quelques mois auparavant.

Et ses parents ? Pourquoi n'avait-elle pas demandé à ses parents de s'occuper de leur petite-fille ? Ils avaient sensiblement le même âge que sa mère et son père, et étaient donc encore assez jeunes pour la prendre en charge. Oui, mais voilà, ils étaient au bout du monde ! Balthazar

soupira. Il avait conscience de réagir comme un connard égoïste et sans scrupules, mais ce n'était pas lui, ça ! Il ne pouvait pas devenir un homme stable et un père exemplaire juste en claquant des doigts ! Il avait bien changé depuis quinze ans, il n'était plus celui que Li-Na avait connu, plus celui qu'elle avait aimé. Elle avait fichu leur histoire en l'air, lui avait brisé le cœur. Depuis, il s'était tenu éloigné de tout investissement sentimental avec une femme. Pas de relation suivie, juste des flirts sans lendemain, il n'était plus capable de s'engager avec qui que ce soit. Et endosser une paternité, cela n'était ni plus ni moins qu'un engagement qu'il n'était pas prêt à assumer, même en ces terribles circonstances.

Li-Na comptait sur lui pour prendre la relève, quoi de plus normal ? Et il devait bien admettre que s'il avait pris connaissance de son courrier quelques mois auparavant, il ne serait pas ici, assis au bord d'un lac en train de paniquer. Il aurait peut-être eu le temps de se faire à l'idée qu'il était père. Peut-être... ou peut-être pas. Toujours est-il qu'aujourd'hui, il était mis devant le fait accompli, il ne pouvait plus tergiverser. Il lui faudrait prendre une résolution, tôt ou tard. S'il n'en tenait qu'à lui, le plus tard serait le mieux d'ailleurs...

Mais pourquoi Li-Na ne lui avait-elle pas dit qu'elle était enceinte ? Pourquoi attendre si longtemps ? Balthazar fixa une nouvelle fois la lettre. Elle lui donnait forcément des explications sur sa décision et lui délivrait les cartes pour qu'il prenne la sienne en espérant bien sûr que celle-ci irait dans le bon sens. Aurait-il le courage de poursuivre et ainsi résoudre la question une bonne fois pour toutes ? Bien évidemment, mais il avait peur... peur d'apprendre

pourquoi elle lui avait menti alors, peur de savoir ce qui l'avait motivée à cacher l'existence de Serena pendant quinze ans.

Balthazar laissa son regard errer alentour : le soleil commençait à décliner et les promeneurs se faisaient plus rares. Il ne voulait pas finir sa lecture entre les quatre murs de sa chambre d'hôtel, aussi luxueuse soit-elle. Il allait avoir suffisamment de temps devant lui pour en admirer la décoration, car il était certain qu'il n'arriverait pas à fermer l'œil de la nuit. Alors, prenant une dernière longue inspiration, il déplia de nouveau les feuillets et poursuivit.

« Je n'ai pas eu le cœur de détruire ton rêve, Taz. Tout ce pour quoi tu avais durement travaillé était enfin à portée de main : tu allais partir pour les États-Unis et te former auprès des plus grands. Si je t'avais mis au courant, tu aurais refusé de me laisser et tu aurais renoncé à ton projet. Et un jour ou l'autre, tu aurais fini par m'en vouloir de t'avoir privé de ton rêve. Je t'aimais, je ne pouvais pas te faire ça. Je t'aimais... et c'est pour ça que je devais te quitter.

Bien sûr, tu n'as pas compris. Mais c'était un mal pour un bien, j'en étais persuadée. Je refusais que tu te sentes obligé de demeurer en France, juste pour me montrer que tu prenais tes responsabilités. Parce que c'est ce que tu aurais fait, c'est certain. Si tu avais appris qu'une vie germait à l'intérieur de mon ventre, un être minuscule issu de nous deux, tu serais resté près de moi, que je décide ou non de garder ce bébé.

Tu te dis sans doute que, par la suite, le temps aidant, j'aurais pu te présenter ta fille, mais nous avons traversé

elle et moi quelques difficultés... Mais peu importe, comme le répétait ma grand-mère, c'est la pluie qui fait grandir les fleurs, n'est-ce pas ? Et puis, tu semblais heureux de la vie que tu menais. Je ne voulais pas jouer les trouble-fête. Et je l'avoue, j'avais peur que tu penses que je ne te contactais que parce que j'avais besoin d'aide... »

Balthazar interrompit sa lecture. Des difficultés ? Besoin d'aide ? Parlait-elle de sa maladie ou de tout autre chose ?

« Aujourd'hui, je ne peux plus te cacher la situation, parce que mon temps sur cette Terre est compté et que tu es la seule véritable personne concernée par l'avenir de Serena. J'espère que tu sauras dépasser ta rancœur, si tu en as pour moi, et que tu ne lui tourneras pas le dos... Le Taz que je connais agirait pour le mieux. Malgré les bouleversements qui ont eu lieu dans ton existence, tu ne peux pas avoir changé à ce point...

J'ai lutté plusieurs mois contre une leucémie aiguë myéloblastique. Même la chimiothérapie que j'ai suivie n'a pas pu en venir à bout. J'ai donné à notre fille tout l'amour dont j'étais capable et, je le crois, une bonne éducation. J'aurais aimé vivre encore quelques années pour la voir grandir et devenir une femme, mais le destin peut parfois se montrer cruel... je ne le pourrai pas.

Je t'ai volé plus d'une décennie... pardon. Il te reste toutes celles à venir... Si tu savais comme je t'envie. »

Dans la suite de sa missive, Li-Na expliquait à Taz quelles démarches il aurait à faire s'il choisissait d'accueillir leur fille dans sa vie. Elle ajoutait qu'une autre

visite à maître Gogh, qui ne connaissait pas ses liens avec Serena, serait sans doute nécessaire. Balthazar replia soigneusement la lettre et la glissa dans son enveloppe. Les choses étaient certes plus claires à présent, du moins concernant les raisons de Li-Na et tout cela aurait dû rendre sa décision plus aisée à prendre. Mais tout ce qu'il ressentait en cet instant c'était une appréhension grandissante et un insurmontable sentiment de culpabilité. Li-Na avait sacrifié leur histoire sur l'autel de son seul bonheur, à lui, Balthazar. Elle n'avait pas eu une vie facile tandis qu'il menait grand train aux quatre coins du monde et vivait de sa passion. Que pouvait-il faire à part accéder à sa demande ? Quel homme serait-il s'il abandonnait sa fille alors que celle-ci venait tout juste de perdre sa mère ? Oui, tout paraissait simple et évident, mais pour Balthazar, c'était bien loin d'être le cas.

*
* *

Ainsi qu'il l'avait pressenti, Balthazar ne put réussir à trouver le sommeil cette nuit-là. Après avoir passé près d'une demi-heure à zapper comme un forcené sur les différentes chaînes que lui offrait l'abonnement compris dans la location de sa chambre, il balança la télécommande à l'autre bout de la pièce. Il n'avait même pas la télévision chez lui, comment des émissions débiles et sans aucun intérêt auraient-elles pu le distraire ? Il aurait largement préféré que sa suite soit dotée d'un écran géant couplé d'un vidéoprojecteur pour se faire une séance cinéma privée. Un bon film, il n'y avait rien de mieux pour se vider la tête ! Et Dieu sait qu'elle était encombrée depuis ces dernières heures !

Si au moins il avait pris son ordinateur portable dans ses bagages, il aurait pu faire une petite partie en réseau avec quelques potes. Il était tellement certain de ne rester que deux ou trois jours à Dijon qu'il n'avait emporté avec lui que le strict minimum. Mais il devait bien se rendre à l'évidence, davantage de temps lui serait nécessaire pour démêler ce sac de nœuds qui embrouillait son cerveau. Et si les nuits blanches venaient s'ajouter au *jet lag* dont il souffrait depuis quarante-huit heures, la situation n'était pas près de s'arranger. Non, ce qu'il lui faudrait, c'est quelqu'un qui l'aiderait à y voir plus clair, une bonne âme prête à lui abandonner son épaule pour s'épancher. Le problème était que depuis qu'il menait cette vie de nomade, il avait perdu beaucoup d'amis, les personnes sur lesquelles il pouvait s'appuyer se comptaient sur les doigts d'une main. Mais il y en avait au moins une parmi toutes celles-ci qui saurait l'écouter, sans le juger. Une qui ne lui tiendrait pas rigueur de ses longues absences...